

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1956

VIII^{ME} ANNÉE

No. 12

M E M O I R E S O R I G I N A U X

Deux mythes rajeunis par la découverte de l'Amérique:
le bon Sauvage et la Cité utopique.

par Georges LOBSIGER.

Faute de la rigueur aujourd'hui exigée des sciences ethnologiques et à la suite de relations de voyages viciées par des sentiments affectifs, des rancunes politiques et religieuses ou par le nihilisme qui, à certaines périodes semble caractériser l'Europe, les conclusions des voyageurs et des commentateurs en chambre créèrent dès le début du XVI^{ème} siècle un type artificiel d'Indien qui est à l'origine de la renaissance du mythe du bon Sauvage. L'étude théorique et superficielle de l'organisation inca, la connaissance du plan régulier des villes aztèques, l'aspiration légitime à un meilleur ordre social et politique, le désir d'améliorer le niveau de vie des prolétaires de ces siècles durs, incitèrent les meilleurs esprits - les autres aussi - à imaginer des cités idéales, dont les habitants, soigneusement éduqués, dressés même, seraient aussi vertueux que les aimables enfants de la Nature. Nous connaissons ces chimères et leurs résultats.

Il ne peut être question de prendre parti pour ou contre ces deux mythes. Le but de cette étude est de montrer l'origine obscure et presque collective du premier d'entre eux, son évolution, son épanouissement et enfin le résultat imprévisible de la découverte de l'Amérique. Le second mythe, plus scientifique d'aspect, répond à des sentiments encore plus profonds.

Pourquoi utiliser le terme "mythe", péjoratif pour d'aucuns? Examinons sa définition: "On pourrait dire d'une manière générale qu'un mythe est une histoire, une fable symbolique, simple et frappante, résumant un nombre infini de situations plus ou moins analogues. Le mythe permet de saisir d'un coup d'oeil certains types de relations constantes et de les dégager du fouillis des apparences.

Un mythe n'a pas d'auteur. Son origine doit être obscure et son sens l'est même en partie. Mais le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu". Cette définition complète, que nous devons à Denis de Rougemont, nous permettra de comprendre l'incroyable vigueur du mythe du bon Sauvage à travers les siècles jusqu'à nos jours*).

Anticipant sur ce qui va suivre, disons que l'Européen a trouvé à moins d'un mois de navigation de son continent une forme de liberté qu'il ne pouvait entrevoir que théoriquement et secrètement. La notion juridique et constitutionnelle de la liberté a bien été rédigée et conçue par de savants légistes, comme le fait remarquer notre concitoyen Charles Borgeaud: "Les Hollandais avaient l'habitude d'étudier ici (Genève). Leurs maîtres, Théodore de Bèze et Rotman leur donnèrent un enseignement qu'ils emportèrent avec eux. En 1581, il fut inscrit en tête de la Déclaration des Droits des Provinces Unies qui mit fin à la tyrannie de Philippe II en Hollande. Ceci fut le prélude de la Déclaration des droits des Anglais en 1689 et de la Déclaration d'Indépendance des Américains en 1776".

Mais entre temps, les Européens et singulièrement les Français avaient découvert une liberté non constitutionnelle, non doctrinale, non académique, mais une liberté évidente dont la description eut des résultats surprenants.

Pour tenter d'expliquer le sens profond de la découverte en Amérique de la liberté et de l'ordre planifié, il faut tenir compte de quelques faits géographiques et ethnologiques. Des textes écrits par des auteurs surtout français des XVI, XVII et XVIIIèmes siècles, feront assister à la naissance et au développement du mythe du bon Sauvage ainsi que de celui de la Cité utopique, qui sera traité plus brièvement.

On pourra objecter que ces deux mythes ne sont pas nés à la suite de la découverte de l'Amérique. Le titre choisi répond à cette objection possible. Ces deux mythes ont été rajeunis et popularisés à tout jamais par la découverte du Nouveau-Monde: les voyages d'exploration les ont pour ainsi dire recréés. Tacite, décrivant les moeurs viriles des Germains, les opposait aux moeurs décadentes des Romains et préfigurait ainsi le mythe du "bon Barbare". Platon, avec sa République, est le père de toutes les utopies et Lycurgue, avec sa constitution, est le créateur de l'Etat-caserne cher à notre temps. Chacun sait que prophètes, philosophes antiques, Pères de l'Eglise, écrivains laïques ou sacrés, imaginèrent des Cités futures, des Jérusalem célestes ou des Abbayes de Thélème.

Mais qui, parmi les découvreurs, qui sur des trajets mortels, effectuèrent des prouesses immortelles, qui, parmi les rudes hommes d'armes ou les solides hommes de mer qui s'en furent aux Indes occidentales, qui lisait Dante, Platon, Saint Augustin ? Avaient-il des notions d'ethnologie, de sociologie, d'histoire des

*) Notre ami et collègue de la Société suisse des Américanistes, M. Gabriel Giraldo Jaramillo, ancien consul général de Colombie à Genève, a publié à Bogota, en 1952, une étude intitulée "Presencia de America en el pensamiento europeo" qui en plus d'un point confirme nos vues.

religions et des institutions ? La culture de leur temps était grande, mais leur inculture était complète. Dans une étude parue dans la Nouvelle Revue française (No.3, août 1955), M. Mircéa Eliade écrit sous le titre "le mythe du bon Sauvage": "... avant d'être découvert, le Sauvage fut d'abord inventé... mais cette invention du Sauvage... n'était que la revalorisation radicalement sécularisée d'un mythe beaucoup plus ancien: le mythe du Paradis terrestre et de ses habitants aux temps fabuleux qui précéderent l'Histoire. Plutôt que d'une invention du Bon Sauvage, on devrait parler du souvenir mythisé de son image exemplaire..." Hésiode, dans les Travaux et les Jours, décrivant l'âge d'or, attribuait aux premiers hommes une vie semblable à celle des dieux "à l'écart et à l'abri des peines et des soucis...". Ce texte, célèbre dans l'Antiquité, inspira Ovide qui, esquissant l'âge d'or dans ses Métamorphoses, la peint comme une époque où, malgré l'absence de lois, les hommes vivaient droitement et loyalement dans une oisiveté aimable, car ils ignoraient le service militaire. Malgré l'opinion divergente de Lucrèce, qui lui, décrit les premiers hommes sous l'aspect de pré-hominien ignorant le feu, vivant animalelement, dans la terreur des grands fauves, ce souvenir de l'âge d'or se perpétuera chez les clercs, inspirant maint commentaire savant.

Ce mythe n'est pas près de disparaître. Au moment même où un grand effort de compréhension et d'aide technique se réalise sous l'égide des institutions internationales et risque peut-être de faire disparaître ce que l'on nomme le "Sauvage", le mythe du bon Sauvage se perpétuera, car le "Sauvage", si Sauvage il y a, n'est qu'un prétexte, un stéréotype, pour fixer un mythe éternel et nostalgique.

Malgré ces réserves, nous devons admettre avec tous les auteurs que la découverte de l'Amérique a été un choc moral et spirituel sans précédent depuis la chute de l'Empire romain. Tout fut remis en question et même si nous devons admettre l'existence de ces deux mythes chez une élite intellectuelle, nous pensons avoir le droit de dire que la liberté découverte dans les Indes occidentales et les Amériques bouleversa aventuriers et colons.

Il n'est pas question ici de déifier ou de dénigrer l'Indien, d'attaquer ou de défendre la civilisation d'époques révolues que nous ne pouvons comprendre actuellement, qu'elle soit prise dans son essence supérieure ou dans ses manifestations les plus grossières. Et lorsque nous écrirons "Sauvages", ce sera toujours comme les auteurs cités, qui eux utilisèrent constamment la "S" majuscule, égard inattendu de ces rudes époques.

Dans son étude "La ville coloniale et son influence sur la vie intellectuelle de l'Amérique latine"(*), le professeur Rudolf Grossmann, de Hambourg, distingue deux zones culturelles bien définies. D'une part, l'Est, atlantique, composé de plaines, de plateaux peu élevés, de savanes, de prairies, de forêts habitées par des populations peu denses, vivant éparpillées sur un territoire immense et qui n'avaient pas édifié de villes ou d'agglomérations proprement dites, celles-ci devant être la création des Européens et les centres de la révolte libérale du début du XIXème siècle. D'autre part, les plateaux andins et mexicains connaissaient des

(*) Bulletin de la Société suisse des Américanistes, No.3, septembre 1951, pp.7-16.

concentrations humaines très fortes, installées dans des vallées élevées et cultivables ou dans des bassins fluviaux propres à l'irrigation, dans des Etats très urbanisés et jouissant d'un statut économique et social très avancé.

Dans la partie orientale, l'Européen découvrit le bon Sauvage et dans la zone occidentale, surorganisée et urbaine, il vit la Cité utopique, conçue théoriquement par les prophètes des temps meilleurs. On peut dire en termes très généraux que la géographie détermina le berceau de ces deux mythes sans qu'il soit possible de tracer une limite précise entre ces deux régions. La définition habituelle de la frontière est la suivante: "Limite entre deux Etats". Cette ligne est bonne pour des cartographes ou des douaniers, elle ne peut servir à l'étude des civilisations. La frontière est le plus souvent une aire de contact entre deux régions qui collaborent ou s'opposent. L'Amérique du Sud offre un très bel exemple d'une telle aire de choc entre deux groupes humains sans doute apparentés anthropologiquement mais foncièrement différenciés sociologiquement et mentalement. Le manque de contemporanéité culturelle entre ces deux groupes humains, envisagés ici dans leurs divergences les plus synthétisées, sans tenir compte des groupes et des catégories intermédiaires, démontre une fois de plus l'importance du décalage chronologique entre des cultures voisines dans le temps et l'espace.

Nous ne pouvons juger l'Indien d'il y a 450 ans d'après les Indiens actuels. Ceux-ci ont hérité de la disgrâce et du choc matériel et moral qui frappa leurs ancêtres. L'Indien côtier du XVIème siècle, le seul connu à cette époque, serait un fossile vivant, s'il existait encore à l'état pur, sans métissage physique ou spirituel. On peut croire que certains groupes indiens ont pu maintenir leur culture, la développer peut-être depuis les quatre siècles qui suivirent leur semi-extinction et leur refoulement vers des frustes habitats. Il est beaucoup plus certain que le plus grand nombre s'est déculturé au cours de cette migration forcée, que les besoins économiques du XIXème et XXème siècles ont encore exagérée. Des faits modernes, interprétés avec prudence, peuvent, à la rigueur, donner de l'Indien une idée meilleure que celle qui sourd des récits plus ou moins tendancieux des auteurs contemporains de la découverte et de la colonisation. On peut croire que le premier Indien rencontré fut celui qui répond aujourd'hui à la définition classique de circum-caraïbe et de forestier, le type marginal étant connu plus tardivement, au moment où le mythe du bon Sauvage aura pris corps et ne pourra plus être corrigé régressivement, lancé comme il l'était dans le domaine public.

On peut admettre que les Indiens orientaux, groupés en familles, nomadisaient ou transhumaient dans un territoire aux limites consacrées par la coutume, les ancêtres, l'équilibre des forces, suivant un rythme alimentaire ou religieux précis. Le plus souvent, dans ces sociétés, l'humanité finit avec le dernier cousin ou beau-frère, et les autres hommes sont des ennemis. Ces relations strictement familiales impliquent la soumission absolue à la tradition et à la sagesse des vieillards, seuls dépositaires de la science et de l'expérience des ancêtres. Le groupe est solide, inébranlable, mais il ne peut sortir de la routine; le repliement sur soi-même ou sur son clan n'est jamais un facteur de progrès.

Au contraire, les hommes réunis sur les hauts-plateaux vi-

vaient par la force des choses sous le régime des relations de voisinage. Concentrés par la nature dans des espaces restreints, ils durent pour se supporter, pour vivre et survivre, accepter un statut économique, social et politique, ainsi que la discipline collective. La vie semi-nomade du pêcheur-chasseur-récolteur-agriculteur d'occasion n'a jamais permis la naissance d'une vraie civilisation, alors que la sédentarité du paysan-artisan, avec la spécialisation, est un puissant mobile de progrès. On a pu dire que le groupe primitif est un véritable milieu dans lequel le Sauvage vit naturellement et qui lui sert de modèle pour décrire l'ordre cosmique; au contraire, les groupes humains d'origine différente, mais vivant dans le même cadre géographique ou cadastral, auront une vision plus objective de l'homme et du cosmos.

Les douces températures antillaises et brésiliennes séduisirent les Européens venant d'un continent victime au XVème siècle de toutes les incohérences climatiques et de la violence des épidémies. Ils venaient aussi d'une Europe brutale et tout aussi fille de ce "temps du mépris" que la nôtre, identiques par leurs outrances idéologiques et le martellement des idées de base. Les autres climats américains créèrent de nouveaux types d'hommes, mais les Bandeirantes du Brésil méridional, les Gauchos des pampas argentines, les Bois-brûlés des forêts canadiennes surgiront trop tard pour influencer le mythe.

L'ethnologue brésilien Baldus a parlé un jour de la "faible élasticité" des cultures indiennes sous l'impact de la civilisation blanche, alors que les cultures africaines plièrent sans rompre. Il faut se souvenir de cette remarque pour comprendre la facilité avec laquelle les hommes du fer et de la poudre anéantirent les hommes de la pierre et de la sarbacane. Ces hommes de fer crurent arriver dans un monde nouveau. Pascal a parlé de l'effroi que lui inspiraient les espaces infinis. Il s'agissait des espaces interplanétaires. Moins imaginatifs, les arquebusiers et les moines qui formèrent l'avant-garde de la vague blanche furent hallucinés par les abîmes horizontaux qui s'étendaient devant eux. Les écrits des premiers temps de la Découverte sont remplis de l'émerveillement de ces gens issus de civilisations basées sur des codes confus, diffus, enchevêtrés et contradictoires. Ils virent des hommes nus, sans lois apparentes, sans entraves visibles, sans soucis économiques, sans archers du guet, sans villes, sans octrois, jouissant nonchalamment des fruits de la terre, soignant leur corps athlétique, l'embellissant par des peintures conventionnelles ou des plumes sensationnelles, chassant sans risquer d'être pendu par quelque hoberneau jaloux de courir tapirs ou agoutis pour son compte personnel, se livrant à l'amour libre, sans se plier à des marques de respect envers grands ou petits seigneurs. Ils crurent que ces Sauvages ne pouvaient faire la guerre, puisqu'ils ne possédaient pas de terres en propre. Mais ces nouveaux venus, dans leur émerveillement d'ignorants, ne surent pas que des sanctions sévères punissaient les transgresseurs des coutumes enseignées lors des initiations, que des tabous non écrits mais omniprésents gouvernaient la vie des communautés, que les pseudo-déserts avaient des propriétaires reconnus, même en l'absence d'inscriptions au registre foncier et que des règles intangibles présidaient au choix des époux.

Ils se souvenaient seulement de l'inextricable enchevêtrement des droits féodaux, communaux et ecclésiastiques et de l'imbrication des instances judiciaires sur le même domaine, pour minuscule

qu'il fût, alors que le régime communautaire existait chez les Indiens. Le système transhumant de l'indigène, le catalogue restreint de ses avoirs terrestres, semblaient prouver son détachement des biens de ce monde.

Le Sauvage a tendu entre lui et la Nature un épais rideau de règles le plus souvent prophylactiques. Le dialogue Nature-Primitif qu'on imagine gratuitement s'opposerait aux préoccupations utilitaires du Civilisé. Mais ce dialogue qui peut n'être quelquefois qu'une préhension poétique d'un monde magique, peut aussi n'être qu'une suite d'incantations pour se protéger contre les forces destructrices. Malgré ce rideau, ici utilitaire, la logique du Sauvage - ce mot est pris dans l'optique du XVIème siècle - semble être celle de la participation à la nature et à la capture de radiations qu'aucun compteur Geiger ne décèlera jamais. Cette conception peut l'intégrer à un Univers unique et passe pour donner à sa vie mentale une eurythmie que l'Européen ne peut connaître, puisque la sienne est basée sur une conception tragique de la vie, bien antérieure aux existentialismes. Son monde est analysé objectivement sans être dérangé, alors que le Cosmos magique du Sauvage est mis en mouvement par le Verbe. Il est permis de croire que certaines explications ethnologiques actuelles sont inconsciemment victimes du mythe du Bon Sauvage. Dès sa naissance, l'Européen apprend qu'il est différent de la nature, puisque l'une des premières choses qu'il apprend lors de son initiation, le catéchisme, lui enseigne qu'il "... doit remplir la terre, la soumettre, régner sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur terre" (Genève I/28).

Le caractère profond de l'âme européenne ne put se synchroniser avec le caractère essentiel de l'âme indienne et de cette impossibilité naquit le génocide fatal et le mythe du vaincu vertueux.

L'orient sud-américain, terre de tabous et de chamans, de conservatisme social et de vie dirigée par les ancêtres, apparaîtra paradoxalement à l'Européen comme le Paradis perdu et sera décrit comme une terre de liberté, alors que l'Occident américain, hyper-civilisé pour l'époque, urbain, policé, naturaliste avec les Incas, mathématicien avec les Mayas, lui semblera une terre rétrograde à convertir de force.

On pourrait croire que l'Européen, incapable de profiter du jour qui passe, se complait à évoquer hier avec le bon Sauvage et demain avec la Cité utopique.

* * *

Examinons le mythe du bon Sauvage. Nous relirons quelques textes français, car ce sont surtout ces écrits qui, créant la légende de la liberté américaine, et dans une moindre mesure, celle de la Cité parfaite, ont exercé sur la pensée française une influence décisive au moment où cette pensée dominait intellectuellement l'Europe. Ces textes ont donc joué involontairement un rôle de premier plan dans la désintégration de la société du XVIIIème siècle(*).

(*) Nous faisons ici de larges emprunts aux ouvrages de Gabriel Chinard: "L'exotisme américain dans la littérature française au XVIème siècle", Paris 1911, et "Le rêve exotique dans la littérature française aux XVIIème et XVIIIème siècles", Paris 1934. Il nous eût été facile de choisir d'autres citations que celles présentées par cet auteur mais nous avons préféré utiliser les extraits mentionnés par Chinard et nous renvoyons nos lecteurs à ces deux ouvrages.

Aujourd'hui, nous qui souffrons des mêmes névroses politiques que les hommes du XVIème siècle, marqué par les guerres religieuses et les haines de classes, bouleversé par les sursauts d'un monde qui ne voulait pas encore mourir et par les ruades d'un humanisme nouveau qui ne pouvait plus attendre, nous voyons trop souvent les contempteurs de notre civilisation - même si à notre goût l'hypercentechnique est un vice - invoquer le mythe du bon Sauvage comme panacée. Ils reprennent ce mythe qui, aujourd'hui comme hier, est le symbole du défaitisme et qui, sous des dehors humanitaires, cache trop souvent la peur des responsabilités.

En 1514, Bernardino de Las Casas commence sa prédication pour les Indiens, et les dépeint comme gens de petite complexion, de grande fidélité et douceur, sans besoins temporels et ne pouvant supporter le travail. Si pour Vespuce, en 1516 "chacun de soi est seigneur", si pour Pigafetta, chroniqueur de l'expédition Magellan, "il n'est point de vertus que l'on ne puisse accorder aux Cannibales", il s'agit là d'opinions de navigateurs descendant en force pour se ravitailler en eau douce, alors que Hans Staden, matelot allemand qui faillit être dévoré par les Tupinambas, publia en 1540 à Nuremberg un ouvrage moins élogieux pour les comités de réception indigènes. En 1506, Pierre Martyr écrit: "... de leur nature suivant ce qui est juste et réputant injuste qui se délecte à faire injure à autrui". On pourrait trouver dans ce texte édifiant la matière première du mythe, mais il est permis de se demander si à cette époque les interprètes étaient nombreux pour traduire exactement des sentiments aussi abstraits !

Homme de guerre et compagnon de Pizarre, Oviedo a le jugement définitif: "ils tiennent quasi la moyenne nature entre les hommes et les bêtes, n'ayant appris ni les arts de la guerre ni ceux de la paix".

Lorsqu'en 1555, l'Amiral de Villegagnon s'en fut tenter de coloniser la France antarctique, dans la baie de Rio de Janeiro, il ne pouvait penser que deux de ses compagnons, le R.P.Thevet et le pasteur Jean de Léry, polémiqueraient durement sur les vices et les vertus des pré-carioques, et qu'en fait ces deux âpres ecclésiastiques fonderaient l'ethnologie sud-américaine.

En 1558, le P.Thevet écrit: "...l'Indien vit comme bête irraisonnable et c'est une canaille obstinée..." Malgré cette opinion qui a le mérite d'être nette et tranchée, le P.Thevet a créé sans le vouloir le type du demi-dieu brun, athlétique, calqué sur le canon olympique, car dès son retour en Europe, il fit illustrer son livre, un succès de librairie, par des dessinateurs italiens, qui mirent tout leur talent et toute leur emphase à munir l'enfant de la nature de muscles à la Michel-Ange: ces corps beaux comme des héros antiques ne pouvaient abriter que des âmes saines !

En bon calviniste, Jean de Léry souffre de la nudité féminine. Il fit fouetter les Indiennes pour leur enseigner la modestie de la tenue, mais les principes de Calvin, hostiles aux chèvres-pieds, s'affaiblirent sous le Capricorne. Revenu à de meilleurs sentiments il écrit ces lignes qui semblent extraites de l'Île des Pingouins, d'Anatole France: "... nudité est moins excitante que les attifets et fards, fausses perruques et cheveux tortillés, grands cols fraisés et vertugale robe sur robe, dont les femmes de par deçà se contrefont". Il admire l'amour maternel des Indiennes

et la douce éducation des enfants. Ce Genevois est rousseauiste avant le Citoyen de Genève. En 1578, revenu en France, il écrit ces lignes désabusées: "je regrette souvent que je ne suis plus parmi les Sauvages auxquels j'ai connu plus de rondeur qu'en plusieurs d'en deça lesquels à leur condamnation portent le nom de chrétiens". La notion du bon Sauvage fait ici ses premiers pas.

Même Ronsard américanisera: à la suite de quelques chagrins amoureux, il voulut émigrer dans ces terres, où il reconnaissait cependant la néfaste influence de notre civilisation. Il appartint à Jean Bodin de protester en 1580 au nom de la dignité humaine contre l'esclavage des Indiens. Mais il ne fut pas écouté. La même année, Montaigne, dans deux chapitres bien connus des Essais, prend le parti des opprimés et déclare qu'il "n'y a rien de barbare ou de sauvage dans cette nation, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est point de son usage". Il estime lui aussi que la découverte de l'Amérique est une faillite. Mais son texte le plus important, toujours cité, est celui-ci: "c'est une nation en laquelle il n'y a... nul nom de magistrat, ni de supériorité politique, nulle succession, ni usage de service, de richesse ou de pauvreté, nul contrat, nul partage, nulles occupations qu'oisives... les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, inouïes". Nous sommes ici dans une transcription littérale du début du livre I des Métamorphoses d'Ovide. Les notions de Montaigne pêchent souvent par pauvreté d'information, malgré son interview fameuse de quelques Indiens à Rouen. Mais le sort en est jeté. Ses successeurs et commentateurs insisteront toujours plus sur l'égalité indienne dans un monde où les monarchies allaient développer la centralisation aux dépens du lien féodal direct et appuieront sur l'oisiveté indienne, opposée au travail manuel dont le mépris général fait oublier qu'il est cependant inscrit dans la règle de tous les ordres monastiques.

Quelques traits laissent présager le bon Sauvage. Mais les préoccupations du temps ne permettaient pas aux écrivains d'étudier l'Indien sur place. Ce sera la tâche du XVII^{ème} siècle. Le grain était semé; la connaissance d'une humanité sans loi ni gabelle deviendra le lot d'une importante littérature de deuxième ou troisième ordre, qui par son ton polémique et direct, son emploi inconscient des meilleurs procédés de la propagande, atteindra plus de monde que la haute littérature, celle qu'à tort, on croit représentative de son époque. La morale conventionnelle perdra son importance; avec Bacon, la science deviendra une "recherche agressive dans l'Inconnu", l'imprimerie répandra les textes, bons ou mauvais, et les monstres marins évacueront l'esprit des navigateurs pour se réfugier dans les angles des cartes de géographie. Une révolution morale se prépare grâce à quelques textes innocents d'aspect et incendiaires dans le fond: l'Indien spolié et exploité, allait, sans le savoir, sans le vouloir, aider à abattre ceux qui, en Europe, exploitaient et spoliaient les Européens.

Les textes historiques et administratifs ne sont pas les sources les plus sûres pour décrire les siècles révolus. Ils n'atteignirent que rarement les petites gens qui écoutent plus volontiers les on-dit et les slogans. La phrase chuchotée d'homme à homme a plus de poids que les formules administratives précises. Qui pourra dire l'importance capitale de quelques tracts, alors que les manuels exaltent des oeuvres qui plaisent à notre mentalité actuelle et qui furent presque ignorées à leur époque? La plus humble image d'Epinal prévaut souvent sur tout l'oeuvre gravé des plus grands artistes.

On méconnaît la force des courants souterrains, on passe sous silence les revendications et les cris; lorsqu'ils deviennent perceptibles même aux écrivains et aux fonctionnaires, aux mémorialistes comme aux historiens des moeurs, ils sont inscrits dans le dossier étiqueté "mauvais esprit". L'historien classique n'en tient pas compte et se demande où, comment et pourquoi, naissent les révoltes et les mouvements d'opinion, en accusant, suivant ses tendances personnelles, quelques personnages ou factions d'être les incitateurs à la démolition de l'ordre établi.

Le XVII^{ème} siècle verra une floraison d'auteurs engagés; le XVIII^{ème} siècle connaîtra, lui, les auteurs à gage. Les missionnaires et particulièrement les Jésuites seront attirés par la vie communautaire des Indiens, comparable à la vie monastique. Ils monteront trois chevaux de bataille: le souvenir littéraire de l'âge d'or, l'admiration de la nature équinoxiale, et la possibilité de critiquer les princes d'alors, qu'ils confondront avec les Princes de ce Monde. De là à vitupérer contre les régimes politiques, il n'y a qu'un pas, allégrement franchi. Mais il fallait pour cela démontrer que l'homme de la nature est libéré des vices et des maladies de la civilisation, et que son bonheur est parfait. C'est cette preuve que l'on allait forger avec le mythe du bon Sauvage. Malgré une meilleure connaissance de l'Indien, le mythe se développa rapidement et suivit un tracé en asymptote. La sympathie pour les sages Hurons ou les aimables Toupinambas avait des motifs moins humanitaires qu'il n'apparaît. Mais il n'y eut pas complot. La force suggestive du mythe suffit. Le pouvoir qu'il prit le fut à insu de ses thuriféraires.

Il ne s'agit pas d'une manoeuvre diabolique de quelques officines secrètes de propagande à but messianique lançant ce mythe séduisant et éternel dans le domaine public, par à-coups, avec des périodes d'arrêt savamment calculées pour permettre son absorption dialectique dans on ne sait quels relais occultes, futurs centres de dispersion d'idées destructrices à longue échéance des traditions occidentales. On peut examiner le développement d'un mythe, il serait ridicule de rédiger le roman de ce mythe. Il semble plutôt s'agir de la transmission irrégulière axée sur les besoins mentaux des actualités successives d'un archétype indispensable à l'esprit occidental. Ce besoin de fraîcheur et de pureté, cette tendance à la représentation de l'homme libéré des contraintes sociales, cette capacité d'imagination du portrait de l'homme primordial, même calqué sur celui de l'homme primitif, sont tout à l'honneur des Européens. Ce mythe, ce charme, au vrai sens du mot, n'est pas nocif en lui-même, mais les gloses, les commentaires, les exégèses et les extrapolations lui ont donné son caractère absolu et jacobin.

Chaque époque de l'histoire a ses problèmes économiques et moraux. Il serait intéressant d'examiner le développement de ce mythe en corrélation avec les faits matériels, politiques et sociaux, immédiatement antérieurs et postérieurs à la rédaction des ouvrages cités. De même que certains journaux satiriques de notre temps reflètent plus véridiquement les sentiments profonds de l'époque que les déclarations officielles ou les considérations académiques, cette étude permettrait de tracer une image, plus conforme à la réalité, de l'évolution de ce mythe dont le caractère affectif ne se laisse pas aisément délimiter par l'analyse intellectuelle. Il faudrait aussi examiner les textes opposés à ce mythe, ce que l'on pourrait nommer le "Contre bon Sauvage" pour dessiner un tableau ressemblant des avatars du mythe que nous ne pouvons qu'évoquer ici, sans pouvoir tenir compte absolument de la subtilité des contingences temporelles.

Nous ne croyons pas au développement majestueux et télécommandé des grands thèmes politiques et diplomatiques, tel qu'il nous est généralement présenté; l'histoire qui prétend démontrer la continuité des programmes nationaux ou continentaux oublie de rappeler les hauts et les bas des aventures militaires et dynastiques. L'incohérence des décisions et les hésitations des gouvernants ont joué leur rôle. Ces périodes d'arrêt ou de reprise ont marqué aussi l'histoire du mythe du bon Sauvage: s'il s'est développé en asymptote, comme nous l'avons dit, ce n'est pas sous la forme d'une ligne pleine, mais sous l'aspect d'un pointillé déterminé par les modes périodiques et les époques d'inflation des sentiments affectifs. On peut admettre que le mythe du bon Sauvage, souvent ralenti, souvent remis en activité, est toujours assuré de trouver un aliment dans l'insatisfaction spécifique des Européens.

* * *

En 1600, Samuel Champlain plaint les Indiens, qui vivent dans la misère. Mais en 1609, le bénéficiaire du monopole de la colonisation au Canada ne peut laisser se répandre un tel bruit: Marc Lescarbot écrit lyriquement: "Les Indiens sont beaux, jamais ils ne sont cruels, leur vie est identique à celle des fameux Spartiates, les sages vieillards sont entourés du respect unanime, ils sont bons". La coexistence devait être parée des plus beaux motifs éthiques et esthétiques. Des traductions allemandes, anglaises et hollandaises répandirent hors de France l'opinion révolutionnaire suivante: "Ils n'ont d'autre loi divine ni humaine sinon celle que la nature leur enseigne qu'il ne faut offenser autrui". En 1614, Claude d'Abbeville note: "je dois dire que la nature n'est pas si viciée ni tant corrompue entre ces Barbares et ces Payens comme elle ne l'est entre Chrétiens". Cette formule est rédigée l'année même où Neper découvre les logarithmes. Il n'y a pas d'époque mythique ou d'époque scientifique: la raison et l'irrationnel coexistent.

Le mythe se forme patiemment, par couches successives, comme une perle. Chacun y ajoute une touche personnelle, toujours dans le même sens, créant un portrait-robot de l'Indien, alors même que l'on commence à reconnaître qu'il s'est dégradé au contact de la civilisation. Aux thèmes classiques, Sagard ajoute en 1632 "la liberté complète, la pauvreté exaltante et un grand bonheur causé par une grande vertu". Deux ans plus tôt, Galilée avait dû rétracter ses théories héliocentriques contraires à l'ordre politique qui s'établissait. Ces citations d'auteurs inconnus présentent un tableau des idées de ce siècle bien différent des harmonieuses constructions intellectuelles, donc également des mythes, qui tendent à prouver le pré-cartésianisme latent et le triomphe de la logique, du bon sens latin et de la sagesse hellénique sur les incohérences irrationnelles des siècles obscurs.

En 1634, les Jésuites publient des bibliothèques de voyages et une fois de plus, à la suite de Thevet, la beauté corporelle de l'Indien servira d'argument contre le conformisme; dans des corps si sains doit habiter une âme saine. Le corps de l'Européen est dégradé par les gros travaux, donc son esprit évolue parallèlement à sa déchéance physique. On fait cas en 1636, l'année du Cid et de l'Académie française, "de la vertu et non de quelques privilèges de naissance" et "Les Hurons sont désintéressés comme les premiers chrétiens et la lumière du Ciel éclaire souvent cette barbarie apparente". Nous sommes au moment du délire sacré, indispensable à la vitalité du mythe.

La dureté des temps, illustrée par les pendus de Callot, faisait prêter une oreille attentive à ces phrases insidieuses et désespérées. Qui, brimé, enrôlé par la presse royale, battu, pillé, humilié, méprisé, n'aurait songé à cet Eden situé à trois semaines de voile de France ? Quelles furent les promesses des recruteurs de colons dans les petits cafés des ports, quelles escroqueries ne comirent pas les racoleurs d'émigrants, au courant de la psychologie de la rue et du besoin d'évasion des pauvres gens ? La vogue des boucaniers et autres Frères de la Côte se note dans le succès d'Oexmelin, cet officier d'état-civil de la Flibuste.

En 1654, Du Tertre, dans son "Histoire générale des Isles dans l'Amérique du Nord" écrira ce texte définitif: "Il est à propos de faire voir dans ce traité que les Sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins tourmentés de maladies de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la Nature les a produits, c'est à dire d'une grande simplicité et naïveté naturelle; ils sont tous égaux sans que l'on connaisse aucune sorte de supériorité ni de servitude, nul n'y est plus riche ni plus pauvre que son compagnon et tous bornent leurs désirs à ce qui leur est utile et précisément nécessaire et méprisent tout ce qui est superflu comme chose indigne d'être possédée... ils ont le raisonnement bon et l'esprit aussi subtil que le peuvent avoir des personnes qui n'ont jamais été subtilisées ou polies par les sciences humaines qui bien souvent en nous subtilisant l'esprit nous le remplissent de malice". La définition est parfaite et précède de cent ans la vision de Jean-Jacques méditant la question de l'Académie de Dijon. Elle met au point une série de problèmes. Le mythe est gonflé, il a atteint sa maturité.

On lui ajoutera "la merveilleuse innocence", comme Pelleprat, et bientôt des éditions abrégées rendront compte de lourds traités et de volumineux ouvrages entassés dans les bibliothèques géographiques. Les récits de voyage pullulent au XVIIème siècle; ils sont rédigés et imprimés par personnes interposées. On pille, plagie et maquille sans vergogne. Des pamphlets utilisent des renseignements ethnographiques et en tirent des arguments corrosifs. Tout comme aujourd'hui, on voulait réformer un système en retournant aux origines. On publie à tour de bras des romans d'aventures, des robinsonnades d'avant le terme, on écrit des romans d'amour se déroulant dans les paysages de la douce France équinoxiale. En 1634, Garcilaso de la Vega est pour la première fois traduit en français: en un siècle son "Commentaire royal" atteindra six éditions.

Les émigrants définitifs ou temporaires se recrutent dans toutes les classes de la population. Ils connaissent le mythe du bon Sauvage: ils en sont possédés. Ils déchanteront à leur arrivée et les massacres d'indigènes doivent peut-être leur origine à la déception éprouvée par les nouveaux débarqués en comparant la réalité et la fiction littéraire.

La France officielle ignorait superbement les Amériques. Leibniz proposait en vain à Louis XIV d'abandonner sa politique de "conquête de taupinières" et lui soumettait un plan raisonné de mise en valeur des terres américaines. En 1616, Baffin, de retour de sa dernière expédition à la recherche du passage du Nord-Ouest avait rédigé un rapport minutieux sur les possibilités offertes par les mers arctiques dans le domaine de la pêche et des fourrures. En 1670, le Prince Rupert le découvrira à Londres et créera la Compagnie de la Baie d'Hudson, sans se préoccuper du bon Sauvage ou du Sauvage tout court.

En 1703, un aventurier, le Baron de Lahontan, publia des mémoires retentissants. Dix ans avant la mort de Louis XIV, en plein ratissage des Cévennes, il écrit ces lignes déchaînées: "La civilisation et la religion sont les maux dont souffre le civilisé. Le bon sens naturel des Indiens supplée à ces inventions dégradantes. Les Hurons méprisent l'argent, la souveraineté royale et la propriété est un vice". Précurseur de Proudhon, Lahontan commente "... ils estiment que le pauvre dénué de tout moyen pour vivre a un droit naturel sur le superflu des riches..." Au loin on entend la Carmagnole et le Ça ira. Mais une question se pose au lecteur de bonne foi. Cinquante ans auparavant, Du Tertre rappelait l'égalité sociale et économique des Indiens, alors que Lahontan mentionne des riches et des pauvres. Ces Sauvages riches ou pauvres ne seraient pas plutôt des Européens riches ou pauvres ? Ce dépaysement prudent, cet exotisme de bon aloi, ne seraient-ils pas plutôt une assurance contre la roue ou le gibet ? Le frontispice de ses Mémoires représente un Sauvage nu et emplumé, piétinant la couronne, le sceptre et le livre des lois, nonante ans avant Quatre-vingt-treize. Quelle censure démocratique de nos jours permettrait un tel défi à l'officialité ? Les éditions de ce brûlot se multiplièrent, répandant à tout vent son "Ni Dieu ni maître" anarchiste.

Des moyens nouveaux augmentent l'emprise du mythe. Le théâtre et les tréteaux atteignent un public moins critique que les lecteurs cultivés. Les tirades de Lahontan préfigurent celles de Figaro. A côté d'indoustaneries, de persaneries et de chinoiserries, se place l'indiennerie. On joue des pièces larmoyantes sur les Péruviens et l'on oppose l'Inca à l'Inquisition. En 1735 on crée le Ballet des Indes galantes et la même année, l'Abbé Prévost, ancien directeur d'une collection de voyages résumés, envoie Manon Lescaut se racheter en Louisiane. Les moeurs sans préjugés des Indiens paraissent être le fin du fin dans le monde de la Régence, et il faudra tenir compte de ce climat passionnel et sentimental quand éclatera la bombe de Dijon, en 1750. Plus raisonnable, Voltaire ne se laisse pas aller aux excès érotico-humanitaires qui toujours annoncent une fin de régime. Il est pour l'ordre et il s'élève contre cet amour délirant pour le retour à des origines mythiques. Il a percé à jour les conséquences lointaines du mythe du bon Sauvage et ne veut pas que l'Européen, trompé par de mauvais bergers à houlette enrubannée, rêve à la barbarie envisagée comme source de régénération. Tout comme les Indigénistes actuels, il veut que le contact entre les deux races et les deux civilisations soit rationnel, pondéré et humain.

Mais bientôt la sentimentalité reprendra le dessus. Les Indiens qui, croyait-on, vivaient dans la joie et la vertu, inspirent les ratés et les haineux, jaloux d'une société qui ne reconnaissait pas leurs qualités. Des plumitifs glosaient de mémoire sur le bon Sauvage: l'innocent Indien, égorgé comme un mouton, allait, sous leurs plumes, devenir le béliet qui abattrait les remparts de l'absolutisme. Le mythe dégénérât et aurait pu se discréditer à jamais, pour autant qu'un mythe aussi ancien pût disparaître, même sous les coups de partisans exaltés.

Laffitau, également un Jésuite, porte aux nues la religion naturelle et la notion de l'Etre suprême des Indiens. Ses fameuses "Moeurs des Sauvages Américains" sont bourrées de digressions encyclopédiques que Rousseau enfant dévorera dans sa Genève anxieuse de tout connaître. Petit à petit, la distinction entre christianisme et occidentalisme se fera, supprimant ainsi des questions insidieuses dans leur innocence. Les thèmes des Américanistes de l'époque furent

le droit au bonheur universel, l'égalité des hommes devant la loi et les richesses. Le mythe du bon Sauvage s'associe à celui de la Cité utopique. Nombre d'oeuvres incendiaires publiées en France avec l'imprimatur royal se répandirent en Europe, alors que le bourreau brûlait publiquement ce qui nous semble aujourd'hui des oeuvres immortelles. Les compilateurs, avec la complicité volontaire ou non des censeurs royaux mettaient dans la bouche des Sauvages des remarques naïves mais empoisonnées. Le succès des "Lettres persanes" aidant, nombreux furent les "Ingénus" ou les "bons Hurons" qui critiquaient les moeurs du temps en vrais paysans du Potomac.

Dans son "Discours sur l'Inégalité", Rousseau déclare avoir lu les récits de voyage avec passion et écrit: "Je remplirai vingt pages si j'avais besoin de confirmer ceci par des faits". Dans l'Emile, il dit textuellement: "J'ai passé ma vie à lire des récits de voyages..." On a pu repérer les auteurs lus par Jean-Jacques: ce sont ceux que nous avons cités en utilisant la précieuse érudition de Chinard. Rousseau base quelquefois ses appréciations sur les auteurs de vingt-cinquième ordre, les petits polémistes à grande influence, mais Montaigne, Jean de Léry, Lahontan et Laffitau sont ceux dont la présence est la plus visible. Il n'est pas l'inventeur de la formule célèbre, il n'est pas le novateur que l'on décrit. Il est le produit d'une longue lignée d'écrivains, auxquels il emprunte la majeure partie de ses arguments. Mais il est le dépositaire du mythe du bon Sauvage, il en devient le conservateur et son génie a été de récrire sous une forme dramatique et bouleversante les grands thèmes qui flottaient dans l'air depuis deux siècles. Il n'a pas été un inventeur: il a été un re-créateur, le demiurge qui a donné la forme définitive au mythe avec la vie éternelle. Malicieusement, Chinard insinue que Rousseau a été le continuateur des Jésuites. Disons plutôt que les Jésuites américanistes ont été en l'espèce des rousseauistes et que le rousseauisme a été mis au point par Rousseau. Il a créé un type d'homme artificiel et non un homme viable. Tout un travail, soit visible, soit souterrain le précède et il résume en pages brûlantes le regret de l'homme moderne pleurant ce qu'il croit avoir été un jour. Par sa rédaction nouvelle, il a réduit en textes lisibles un fatras de notions éparses, grandiloquentes et souvent filandreuses. Après lui, toute une littérature utilisera le mythe du bon Sauvage: de Chactas à Rarahu, l'enfant de la Nature sera le centre des romans exotiques.

Nous sommes arrivés à l'apogée du mythe, à son épanouissement. Ses zéloteurs croyaient être des révolutionnaires: mais moralement ils étaient des rétrogrades, car l'utopie, qu'elle soit centrée sur un homme ou sur une société, part d'un état d'esprit réactionnaire, puisqu'elle refuse de tenir compte des contingences de l'époque en présupposant des conditions historiques, économiques et géographiques imaginaires. Car l'homme naturel de Rousseau, ce Robinson exalté par l'Emile, ne peut vivre que dans un climat agréable. L'homme des pays froids ou simplement tempérés est contraint par le milieu ambiant à abandonner son état naturel, faute de quoi il restera un sauvage sans pour cela devenir un bon Sauvage. A un homme abstrait, il faut un climat abstrait. De tels lieux sont rares dans le monde et la nostalgie de ce climat d'innocence laisse croire au regret des jours édéniques.

Ceux qui ont eu le privilège de vivre dans la nature américaine dans les mêmes conditions que connurent les découvreurs ou les premiers colons, savent que cette nature est austère, malgré sa légende et ses luxuriantes frondaisons. Ils savent que l'homme y meurt

facilement de faim, s'il ne tue sans arrêt, car plantes et légumes sont rares. On peut certes cultiver le sol, mais alors le droit de propriété sur le produit du travail met en mouvement le Contrat social aux dépens de la libéralité du bon Sauvage. Vivre librement de chasse et de pêche est le rêve normal de tout garçon bien constitué. Mais de même que Robinson n'aurait jamais survécu sans la caisse d'outils du charpentier et les sachets de graines du bord, le jeune aventurier de 1956 devra demander à l'industrie la totalité de son matériel pour s'établir trappeur à son compte.

Les grands voyageurs scientifiques, tels La Condamine et Bougainville, qui étudièrent méthodiquement les Indiens ne rencontrèrent plus le bon Sauvage en Amérique et il fallut à Bougainville sa rencontre avec l'indigène polynésien pour décrire le bon Sauvage des Mers du Sud.

Nous avons vu naître ce mythe petit à petit et par à-coups. Des récits d'aventuriers qui utilisèrent le mythe pour critiquer leur civilisation, des prises de position élevées de seigneurs des lettres et de la pensée, on arriva à l'artifice pur et à la machine de guerre sociale. Les souvenirs antiques inspirés par l'esthétique indienne due à un eugénisme non admis en Europe et par les vertus que l'on attribuait aux Anciens - également une utopie - les observations comparant la vie communautaire des Indiens et la vie monacale, transformèrent en vertus naturelles ce qui n'était qu'un jeu de l'esprit. Chaque fois, l'Indien théorique devenait plus pur, et chacune des qualités qu'on lui prêterait, souvent gratuitement, fera ressortir un défaut européen. Mais un mythe qui se respecte ne craint pas les contradictions. Las Casas décrit la petite complexion de ses chers catéchumènes, ils sont tendres et délicats. D'autres s'extasiaient sur la plastique des enfants de l'Orénoque ou de la Rivière de Geneure. Nombreux sont les chroniqueurs qui admirèrent l'égalité économique et sociale des Américains, alors que Lahontan expose le droit de revendication des pauvres Indiens sur les biens des Indiens riches. Les belles filles d'O-Taïti, dépourvues de préjugés sexuels collaborèrent étroitement avec les chastes Hurons pour fixer l'image stéréotypée de l'indigène libéré de complexes. Par ces contradictions, le mythe du bon Sauvage appartient à la catégorie des vérités premières acceptées avec foi et jamais contrôlées. Nombreux furent les auteurs qui décrivirent les qualités du bon Sauvage pour leur plus grande réputation personnelle, tant il est courant d'attribuer toutes les vertus à ceux qui professionnellement louent la vertu.

Les chroniqueurs qui décrivirent la conquête de la côte orientale rencontrèrent des Indiens libres. Ceux qui suivirent la compagnie renforcée de Cortez ou l'escadron de Pizarre lors de l'attaque des magnifiques empires des plateaux éprouvèrent un choc de qualité différente en découvrant la majesté des sociétés aztèques et incas. Venant de pays plus ou moins organisés, ils aperçurent des statuts politiques, économiques et sociaux, unis par une discipline incroyable, le tout en avance sur les conceptions de leur temps. Ces hommes, de formation simple, pensaient comme Cortez répondant à un ambassadeur mexicain: "Nous cherchons grandes prouesses et grandes richesses". La hazaña ne fait pas oublier le ducat !

Il suffit à Cortez de joindre à ses deuxième et troisième lettres à l'Empereur, publiées à Nuremberg en 1524, le plan en damier de Tenochtitlan, l'actuelle Mexico, pour que les urbanistes de l'époque, Albert Dürer en tête, prissent pour modèle la capitale mexicaine. Le quadrilatère, déjà loué au Quattrocento par des théoriciens

imbus du camp romain, sera largement diffusé par De Marchi en 1540 et par Vasari le Jeune en 1598, après le "Traité des Fortifications" de Dürer. Il servira de modèle aux capitales des îles utopiques de Benedetto Bordone et de Tomas di Castiglione, au XVIème siècle.

La découverte américaine fera revivre un autre mythe: l'Etat-modèle, la ville parfaite, l'organisation planifiée; les Utopies fleurirent au cours des durs siècles qui virent la montée en force de l'Europe. L'"Utopia" de Tomas Morus (1516) rédigée d'après le récit imaginaire d'un compagnon de Vespuce prouve le sens de l'actualité des philosophes de cet âge jeune. Cette utopie est la mère de toutes celles qui suivront; reprenant un thème cher à l'humanité, d'où sa force de persuasion et aussi le succès à longue échéance que des rêves généreux, mais anachroniques, auront sur l'organisation des sociétés modernes, Morus critique les mœurs de l'Etat et de la civilisation européenne, en offrant le palliatif d'un socialisme démocratique dans une île lointaine. Bacon, avec sa "Nouvelle Atlantide" (1624) rédige un roman scientifique basé sur la technocratie. Campanella et sa "Cité du Soleil" (1623), Harrington et son "Océania" (1656), Fénelon et son "Télémaque" (1699), jusqu'au "Voyage en Arcadie" de Cabet (1848) et aux "Anticipations" de Wells (1901), ont illuminé la vie de milliers de lecteurs. Combien de rêves individuels, combien de visions idéalisées, combien d'échecs? En 1887, notre compatriote, Moïse Jacques Bertoni, le grand naturaliste du Paraguay mort en 1929, voulut fonder, sur le conseil d'Elisée Reclus et de Carl Vogt, dans le Haut-Parana une colonie modèle peuplée d'Indiens Mbihas et d'Européens non-racistes, qui aurait scellé l'amitié indéfectible des Bruns et des Blancs. Que reste-t-il du rêve généreux conçu à Genève par l'idéaliste Tessinois, sinon le souvenir d'un juste qui lutta avec abnégation dans la sylvé paraguayenne pour l'honneur de l'humanité.

Georges Sorel, l'auteur des "Réflexions sur la violence", distingue l'utopie du mythe social. Pour lui, l'utopie est une oeuvre théorique dans laquelle le bien et le mal d'une situation donnée sont analysés pour édifier un type plus harmonieux, alors que le mythe social est l'expression d'un groupe qui se prépare au combat pour détruire ce qui existe, pour faire table rase du passé suivant un refrain célèbre. Cette distinction est bien connue. Les utopistes seraient des constituants fignant les détails académiques de quelque charte abstraite alors que les tenants du mythe social s'inspireraient de la déclaration d'Engels: "Notre doctrine n'est pas un dogme, mais une directive pour l'action".

On ne peut donc pas confondre l'utopie, vérité prématurée ou tardive avec la rude ascèse du mythe social. Nous avons tous pu vérifier de près la valeur explosive des mythes sociaux d'origines différentes mis en action depuis quarante ans, avec des fortunes diverses, alors que l'Utopie classique, ce mélange candide d'anarchisme sentimental et de messianisme édulcoré, présuppose une règle de jeu libérée des contingences terrestres et utilise le conditionnel pour poser les déclarations de base. C'est un monde que Sorel n'hésite pas à qualifier de régressif, tout comme le retour à l'humanité primordiale. Le pessimisme d'aujourd'hui peut aider à faire comprendre les nombreux besoins d'évasion, d'abstention, de démission même de hier, nés de l'angoisse et de la certitude de l'inutilité de la présence de l'homme dans un monde hostile, incompréhensible et incompréhensif. Le rêve d'un monde innocent correspond à la création artificielle du Sauvage innocent. La Cité utopique exprime un sentiment de crainte devant la réalité, une fuite. Les constructeurs d'empires et les pétrisseurs de peuples ne furent jamais des utopistes...

Le fautif, si l'on peut dire, de cette floraison de cités imaginaires est le système inca. Pour la première fois, les philosophes sortaient de la vue de l'esprit et pouvaient analyser l'organisation pratique de l'Etat idéal, tel que les récits le décrivaient. Mais cet Etat platonicien perdu dans les Andes fut-il vraiment l'Etat-modèle toujours cité en exemple ? Garcilaso de la Vega fut connu en France par la publication en 1634 de son "Commentaire royal" déjà édité antérieurement à l'étranger. Cet ouvrage est indispensable à l'étude de cette civilisation planifiée, qu'on l'admire ou non. Mais le petit-fils d'Atahualpa n'avait connu la grandeur de l'empire de Cuzco que par les récits de sa mère et de ses parentes. On peut concevoir son commentaire comme le récit nostalgique et idéalisé d'un jeune émigré de sang royal qui devait ses notions à des entretiens de famille et qui ne connaissait que par témoins interposés le sort heureux (?) des paysans andins sous la main rude de Pachacuti et de ses descendants. On peut croire que l'organisation inca n'a pu être adaptée partout avec la même rigueur conventionnelle: ce qui convient à Sparte ne s'applique pas toujours à Athènes ou à Alexandrie!

On a magnifié le culte de la ruche inca. Paradoxalement, alors que les chantres du bon Sauvage exaltaient sa liberté intégrale et son égalité politique et économique, des contemporains, tout aussi sincères dans leur admiration de l'Indien, vantaient l'ordre, la discipline, la hiérarchie, l'organisation, le sens de l'épargne, le travail méthodique conçu comme une économie de guerre, la division des occupations et même la réglementation eugénique du choix des époux.

Les Jésuites tentèrent de créer sur ces bases un Etat théologico-économico-démocratique, du Venezuela au Paraguay. Ce sont les fameuses Missions qui eurent leur raison d'être. Mais il semble que l'homme n'est pas fait pour vivre sous commandement, même s'il chante en travaillant. La bonne volonté des Jésuites envers leurs protégés, leur amour sincère pour les Indiens, le soin qu'ils mirent à les défendre contre les esclavagistes, ne peuvent dissimuler l'esprit subtilement concentrationnaire des Missions. L'imitation artificielle des Incas était vouée à l'échec: les terres basses de l'Amérique du Sud sont-elles hostiles à l'organisation planifiée ?

Tous les grands d'Europe ont lu un jour le "Commentaire royal" de Garcilaso de la Vega, tout comme ils ont lu le "Prince" de Machiavel. Les utopistes, eux, se sont bornés au "Commentaire" alors qu'ils devraient se souvenir de l'"Esprit des Lois" qui prévoit les déviations jacobines et utopiques: "... les lois se rapportent à la nature et à la physique du pays, au climat, au genre de vie du peuple..."

On ne peut rendre Garcilaso de la Vega responsable des errements de ses admirateurs. Ses commentateurs, ses disciples, ne purent échapper au travers classique des idéalistes. Dépourvus d'égoïsme, ils éliminent l'égoïsme humain, ce puissant moteur, de leurs îles écartées, de leurs terres lointaines et de leurs vallées perdues, faussant ainsi tout le problème des relations humaines. Nous avons vu de nos propres yeux où peut nous mener l'admiration aveugle de la fourmi et de l'abeille, insectes estimables par leurs qualités laborieuses, mais il serait bon aussi d'accorder quelque sympathie à la cigale qui a le sens des loisirs non organisés. Il est permis d'hésiter entre l'Indien bon Sauvage et l'Indien bon citadin.

Mais nous n'avons pas le droit de sourire devant l'idéal des Utopistes. Il a été le soutien de millions de pauvres gens qui depuis des siècles ont souffert et peiné durement. Ils ont accepté une vie

humble en rêvant pour leurs enfants ou pour les petits-fils de leurs petits-enfants une meilleure organisation de la société et une meilleure répartition des biens de ce monde. Les durs se sont tournés vers le mythe social et la révolte. Les modestes et les résignés se sont consolés avec la vision de la cité utopique, où la misère ne régnerait plus, où les enfants ne mourraient plus en bas âge à la suite de la sous-nutrition de leurs parents, où le chômage endémique ou périodique serait inconnu, où le plein-emploi serait garanti, où les loisirs seraient nombreux et où commanderait la Justice. Dans leur langue sentimentale, ils ont parlé de matins chantants et du printemps des peuples. Ne sourions pas à ce romantisme désuet. Ceux qui acceptent la dure réalité des choses ne peuvent mépriser ces fleurs fanées et touchantes.

Lahontan annonce Babeuf et Proudhon. Mais il sera beaucoup pardonné à Garcilaso de la Vega, car ce petit-fils d'empereur indien, par son Commentaire, aura donné des raisons de croire et d'espérer à des millions de pauvres Européens, qui sans ces croyances et ces espérances, auraient vécu désespérés.

On peut s'interroger sur l'importance des influences réciproques du mythe de la Cité utopique et de la liberté américaine. On peut croire que influences et contre-influences ont collaboré à créer l'idée nette de cette cité, car souvenons-nous en, le mythe est une vérité profonde qui nous domine malgré nous. Aujourd'hui encore, le règne de l'Utopie persiste. On peut le percevoir dans les nombreuses vaticinations para-scientifiques qui vulgarisent l'exploration interplanétaire: des milliers de braves gens sont persuadés que des civilisations-modèle seront découvertes dans les planètes voisines et les Martiens bénéficient du préjugé le plus favorable.

* * *

Le mythe du bon Sauvage et celui de la Cité utopique, ces deux constructions mentales héréditaires furent rajeunies par la découverte de l'Amérique. Lancées dans le domaine public par l'imprimerie, elles furent indirectement nocives pour la société européenne, qui toujours soupire à la fois pour l'ordre et la liberté. L'Amérique a été brutalement conquise. L'Européen a trouvé de l'or et de l'argent, il a arpenté des terres libres à ses yeux, il a découvert quantité de plantes vivrières, industrielles ou d'agrément qui ont enrichi sa vie et qu'il a dispersées dans le monde, pollinisant ainsi l'univers. Mais il a été attaqué par deux virus qui trouvèrent en lui un bouillon de culture prêt depuis la plus haute antiquité: le vertueux Sauvage et le vertueux Civilisé indiens ont fait éclater les cadres de la vieille civilisation européenne. L'emprise de ces deux mythes, collectifs et impérieux comme il se doit, peut être mise à la base du mouvement des idées qui culmina à la fin du XVIIIème siècle.

Faute de méthode scientifique, le vainqueur s'est trompé dans ses appréciations. Il a fait de l'ethnographie passionnelle et il a comparé les nombreux traits excellents de l'Indien avec les aspects les moins recommandables de notre civilisation, faussant ainsi la comparaison qui ne peut être valable que par la confrontation de séries et de catégories identiques. De là à admirer le bon Sauvage si l'on est libertaire, ou à rêver de la Cité utopique si l'on ne peut accepter le monde de ce temps, il n'y a qu'un pas. L'acceptation de ces deux mythes est une fuite devant la réalité. La plasticité de l'esprit européen a permis sa colonisation par ces deux mythes antiques, rajeunies par l'émerveillement des conquérants.
